

Joël BONNEMAISON *

Le taro-roi

Une horticulture d'abondance dans l'Archipel du Vanuatu (Mélanésie)

Résumé : *L'igname et le taro sont les deux plantes majeures des systèmes agricole mélanésien. L'igname règne dans certaines îles, de préférence sur les rivages, le taro règne dans d'autres îles, de préférence dans les terroirs de l'intérieur. Cet article présente les normes et les pratiques des systèmes agricoles fondés sur la primauté du taro. Il pose en conclusion la question de l'origine, de ce système agricole. Le système du taro-roi résulte-t-il d'une évolution historique et culturelle survenue localement à partir d'un fond commun agricole océanien ou bien représente-t-il le système agraire mélanésien originel apporté par une vague de peuplement ayant précédé l'arrivée de peuples cultivant l'igname ?*

Mots-clés : *Taro, irrigation, intensif, extensif, origine du peuplement, igname, Pentecôte, Vanuatu.*

Abstract : *Yam and taro are the two main crops in Melanesia. Yam reigns in some islands, more generally in the coastal agricultural systems, whilst taro reigns in others islands, more generally in the inland agricultural systems. This paper describes the practices and the norms on which the taro system is grounded. Finally it raises up the question of the origin. Either does the taro-system result from an historical and cultural evolution which occurred at the start of the common agricultural background ? Or does it represent the very original agricultural melanesian system brought by the Pacific islands settlers, before the more recent coming of the yam people ?*

Key-words : *Taro, irrigation, intensif, extensif, origin of peopling, yam, Pentecost, Vanuatu.*

Le système agraire mélanésien de Vanuatu entre dans la catégorie du « Mode de Production Domestique ». La « maisonnée » correspondant à la famille restreinte, couple et enfants en est le pivot. Chaque ménage forme une unité de production autosuffisante, qui satisfait à l'essentiel de ses besoins, qu'ils soient de subsistance ou qu'ils correspondent à des obligations sociales. Dans ce sens, chaque unité de production est égale à celle de ses voisins et repose, quant à son équilibre interne, sur la division sexuelle du travail. L'idéal d'autarcie totale qui est celui des groupes locaux les uns par rapport aux autres se reproduit au niveau de chacune des maisonnées qui composent le groupe.

*. Géographe à l'ORSTOM.

Un système agricole dualiste

L'économie mélanésienne traditionnelle ne saurait pourtant être qualifiée de simple « économie de subsistance ». Elle assure la survie en produisant avec le moins de travail possible des biens vivriers, mais elle cherche aussi à produire au prix souvent d'un travail intensif, les biens prestigieux qui servent aux échanges et aux prestations sociales. Dans le premier cas, on se trouve dans une économie de subsistance simple, dans le second, dans une économie d'abondance complexe dont les finalités ne sont pas vivrières, mais sociales et culturelles.

La production économique mélanésienne traditionnelle s'inscrit dès lors dans un processus double : il s'agit bien d'assurer une production de survie, mais à côté, de faire surgir les produits rares qui vont créer « l'abondance » et par là rendre possible la générosité sociale. Il en découle une hiérarchie entre un niveau de production de subsistance quantitatif et un niveau d'échange qualitatif dont la relation interne varie selon les années, le statut, les ambitions et la « sociabilité » de chacun. Cette idée illustre ce qu'a écrit Clastres dans la préface qu'il rédigea pour l'œuvre de Salhins, « *c'est le social qui règle le jeu économique (et) c'est, en dernière instance, le politique qui détermine l'économique* » (1976, p. 29).

Cette dualité d'un système de production à deux vitesses se traduit par des techniques de production différentes. L'agriculture repose pour l'essentiel sur une horticulture extensive itinérante de type *ladang* comme celle décrite par Jean Delvert, (1967). Elle s'effectue sur brûlis avec de longs cycles de jachère. Mais des procédés de cultures intensifs ne sont pas inconnus : car si l'extensivité règne bien pour la production de « survie », une assez extraordinaire intensivité prévaut au niveau de la production de « prestige ».

L'igname et le taro sont par ailleurs les deux plantes souveraines qui dominent les systèmes agraires mélanésiens. Elles ne se mélangent pas ou très peu, mais dans un cas comme dans l'autre, elles ont toutes deux donné naissance à des systèmes horticoles qui se hiérarchisent de l'extensif à l'intensif, en passant de l'horticulture de subsistance à l'horticulture rituelle. Cet article se borne à présenter les normes et les pratiques d'une horticulture dont la subtilité est méconnue : la culture du taro.

Les types de taros

Le taro, quasi-absent du bord de mer, règne sans conteste dans les territoires des îles montagneuses où domine le contexte écologique de la forêt humide.

Les « manbush » de l'île d'Aoba, les *Ta'ute*, ou ceux du Centre-Pentecôte, les *Kut*, distinguent près de 80 variétés ou cultivars de taros. On retrouve ici un système de classification minutieux largement répandu en Mélanésie. C'est d'abord le tubercule qui compte ; taille, couleur, consistance, goût ; des subdivisions secondaires apparaissent ensuite en fonction des caractères apparents des feuilles et des tiges, en particulier leurs différentes nuances de couleur.

Les vrais taros de l'Archipel sont les *Colocasia Esculenta*, qui donnent des tubercules de 15 à 20 cm de long, après un cycle de culture qui varie entre 6 et 10 mois. Les tubercules les plus longs, de consistance ferme et de couleur blanche, sont placés en tête de la classification, ainsi les *tarivaga* et les *tuvovo* d'Aoba (Bonnemai-

son, 1974) ou encore les *tsinon* du Centre-Pentecôte. Certains taros placés en tête dans certaines îles sont en queue de liste dans d'autres : encore plus que pour l'igname, la classification est en effet d'ordre culturel et se ramène difficilement à des critères économiques. Chaque groupe possède un géo-patrimoine de clones et des magies de fécondité spécialisées, attachés à son territoire.

Il existe aussi des variétés géantes de taro ou *Alocasia* : les *Vie*, tels qu'on les appelle à Pentecôte ou en Aoba. Ils peuvent donner des tubercules longs jusqu'à 2,50 m ou même 3 mètres, si on les conserve dans le sol plusieurs années. Aujourd'hui pratiquement abandonnés, les *Vie* étaient cultivés autrefois dans des endroits spéciaux, hors des jardins. Pour les planter, il fallait au préalable creuser un vaste trou, un peu à l'instar des ignames longues. Dans l'île d'Aoba ou dans le nord de Pentecôte, les *Alocasia* sont considérés comme des taros rituels. Par contre, plus au sud, à Tongoa, Tanna et même dans le Centre-Pentecôte, ces taros, qui poussent à l'état sauvage, sont considérés comme des plantes de cueillette sans grande valeur qui n'étaient consommés qu'en cas de famine. On les donne d'ordinaire à manger aux cochons.

Si les variétés de taros sont nombreuses et renvoient dans chaque cas à un lieu d'origine, leur diversité n'est que rarement justifiée par un cycle mythologique global. Les peuples de l'intérieur des îles considèrent le taro comme s'il avait toujours été là et tout se passe comme s'ils n'avaient jamais éprouvé le besoin d'expliquer son origine.

Enfin, une dernière catégorie de taros doit être signalée : les taros *Xanthosoma*. D'origine américaine, introduits au début du siècle, ils ne font pas partie des tubercules de la société traditionnelle et à ce titre n'entrent pas dans la classification culturelle des clones. Ils sont néanmoins appréciés, en raison de leur forte production et du peu de travail qu'exige leur culture. Ces taros appelés « taros fiji » dans l'Archipel, sont appelés « taros Niu Hebridis » à Fidji ou encore « taros des hébrides » en Nouvelle-Calédonie. On les trouve surtout développés dans les terroirs littoraux où ils s'adaptent bien en raison de leur grande souplesse écologique, ce qui est moins le cas du taro *Colocasia Esculenta*. Leur avantage est de se régénérer pratiquement d'eux-mêmes et d'évoluer ainsi en véritable plantation permanente que l'on peut récolter au gré des besoins. Les mélanésiens de Vanuatu les perçoivent pour cette raison comme une plante de cueillette plus que de culture. Ils les introduisent sur les marges de leurs jardins vivriers traditionnels ou carrément à part.

Malgré ces avantages : souplesse écologique, faiblesse du travail exigé, évolution en plantation pérenne, prolificité, auxquels il faut ajouter une plus grande résistance aux parasites locaux, tels les *papuana armicollis* du littoral, les taros « fiji » ne sont pas vraiment considérés comme une véritable culture. Les groupes du rivage les plus acculturés les appellent « taros anti-cyclones », c'est-à-dire les taros qui résistent au passage dévastateur des coups de vent dans les jardins. Mais en règle générale, les gens de la société traditionnelle restent fidèles à leurs taros ancestraux et ne considèrent les *Xanthosoma* qu'en tant que plante d'appoint au goût fade. A Tanna, les gens du Centre-Brousse, voient surtout en eux une source d'alimentation pour les cochons, impropre à la nourriture des hommes.

La culture du taro pluvial

Le jardin de taro traditionnel est une clairière dans la forêt humide souvent située sur des pentes abruptes et que l'on aménage parfois en disposant des rondins de

bois surmontés de pierres et de terre au travers de la pente, afin de créer des sortes de banquettes de culture limitant le processus érosif.

Les grandes périodes de plantation sont concomitantes de celles de l'igname. Elles débutent avec les débroussages de saison sèche en août et se poursuivent jusqu'en janvier. Passé ce mois, les plantations sont moins fécondes, en particulier dans les îles du Sud. Elles reprennent par contre dès le mois de mars ou d'avril.

Les taros sont plantés à partir des rejets naturels prélevés dans un vieux jardin et que l'on réintroduit dans de petits trous d'une dizaine de centimètres de profondeur. Parfois, simplement la tête d'un taro récolté sert de semence. Au bout de 2 ou 3 mois, lorsque poussent les premières feuilles, le trou, souvent rempli par les eaux de pluie, est comblé par de l'humus superficiel. Ce geste que l'on appelle « nourrir le taro », est réédité une deuxième fois lorsque la plante commence à se développer.

Souvent on plante dans une parcelle au fur et à mesure que l'on récolte dans la précédente. Lorsque les sols sont bons, comme ceux du Centre-Brousse de l'île de Tanna, la même clairière peut supporter trois plantations successives, mais dans le reste de l'Archipel, le champ de pente est en général abandonné dès la première récolte et laissé ensuite en jachère, pour au moins dix ans.

Dans le centre de l'île de Pentecôte, les champs de pente (*bwetnanrep*) sont pour l'essentiel réservés à l'alimentation quotidienne. Lorsque les cultivateurs ouvrent un nouveau champ, ils plantent des taros déjà vieux d'environ 3 mois, qu'ils appellent *mulunbwet*, ce qui signifie le « cœur du taro ». D'assez grands intervalles d'environ un mètre sont laissés entre chacun des plants. Ils prélèvent ensuite sur de plus vieux jardins de petits rejets naturels de taros — les *bwetwawas* — qu'ils plantent dans ces intervalles. Au bout de trois mois, lorsque l'ensemble des taros a grandi, on profite du premier sarclage sur le jardin pour prélever les rejets qui ont poussé et les planter dans un autre jardin : les « cœurs de taros » sont alors laissés seuls sur l'ancienne parcelle et peuvent se développer sans entraves, tandis que les anciens « rejets de taros » sont devenus ailleurs les nouveaux « cœurs de taros ». La même opération se reproduit successivement de parcelle en parcelle et de 3 mois en 3 mois. De cette façon, chaque champ de taro sert de « pépinière » au suivant : la culture du taro se régénère d'elle-même et l'on est assuré d'avoir tout au long de l'année les semences nécessaires et des récoltes échelonnées.

Les rendements de taro en culture sèche sont inférieurs à ceux de l'igname. On trouve en moyenne un taro par m² (dans certains cas un taro pour 0,8 m²). Le poids de chaque tubercule est fort variable, entre 0,5 kg pour les plus petits et 2 kg pour les plus gros. En se fondant sur un chiffre moyen de 1 kg par tubercule, les rendements obtenus dans le cadre de l'horticulture traditionnelle atteignent alors entre 8 et 12 tonnes à l'hectare¹. Ils sont certainement plus élevés dans l'île de Tanna où en raison de bons sols les tubercules obtenus sont plus lourds, supérieurs à 1 kg, mais ils sont sans doute inférieurs ailleurs, notamment sur les sols de pente de l'île d'Aoba ou de Pentecôte (entre 0,5 et 0,8 kg).

1. Spriggs (1981) a, de son côté, calculé un rendement de 13,7 tonnes de taros à l'hectare sur les champs de pente d'Anatom.

Les rendements relativement faibles obtenus sur les tarodières pluviales expliquent la plus grande extension donnée aux superficies cultivées. On cultive en général entre 3 et 5 000 m² de taros en culture sèche par famille, ce qui est un chiffre deux fois plus élevé que les cultivateurs d'ignames de la société littorale.

Mais la culture « extensive » du taro pluvial admet comme pour l'igname des formes ponctuelles d'intensivité. La culture du taro irrigué et la culture par drainage des bas-fonds en constituent les formes les plus élaborées.

Le taro irrigué

Aux champs de taros pluviaux, s'ajoutent souvent des îlots de plantations de taros effectuées au fil de l'eau ou situées aux zones d'émergence des sources souterraines. Mais il ne s'agit là que de faibles superficies. Beaucoup plus importants sont les complexes de tarodières irriguées développés dans quelques-unes des grandes îles de l'Archipel : Santo, Maewo, Pentecôte, la côte Ouest de Vanua Lava, et autrefois Anatom. Ces tarodières irriguées étaient autrefois beaucoup plus importantes qu'elles ne le sont aujourd'hui et elles allaient jusqu'à s'étendre sur des dizaines d'hectares dans les territoires littoraux, à l'embouchure des rivières et dans les zones de marécages².

La culture du taro irriguée s'est naturellement développée dans les milieux où la présence de grandes rivières à écoulement permanent, la multiplicité des sources et des endroits marécageux la rendaient possible. Toutefois l'argument écologique n'est pas un facteur en soi suffisant puisque les mêmes conditions hydrologiques existent dans d'autres îles — comme à Malakula — sans que l'irrigation ait été pour autant développée.

On peut distinguer deux grands types de tarodières irriguées : les tarodières de montagnes et les tarodières de plaines. Les premières exigent un important travail d'aménagement : les pentes souvent escarpées sont dénivelées en terrasses construites au moyen de murettes de pierres et de boue surmontées de bois de bambou, qui servent à aménager de petites parcelles à la surface soigneusement nivelée. Ces parcelles et les murettes qui les accompagnent sont appelées, à Maewo, *mata* : elles ne sont jamais très grandes et leur superficie est d'autant plus étroite que les pentes sont abruptes. La superficie moyenne des *mata* évolue souvent entre 60 et 100 m² (Bonnemaison, 1974).

L'eau est amenée au moyen de canaux de dérivation consolidés par des murs et parfois par un pavement de pierres. Ces canaux vont parfois chercher l'eau de rivière ou de source à une longue distance, dans certains cas à plus d'un kilomètre. On les construit au cours d'un travail en commun qui réunit tous les hommes associés à la confection des tarodières. Par contre l'édification des *mata* est individuelle.

Les taros sont plantés directement dans la boue des *mata*, un peu avant que ne débute l'irrigation. A Maewo, la culture dure deux années consécutives, puis les *mata*, asséchées lors de la récolte, retournent à la jachère pour 2 ou 3 ans tandis que de nouvelles parcelles sont construites dans le prolongement des canaux d'amenée des eaux et que d'anciennes sont remises en état. Souvent autour des tarodières d'eau,

2. La Nouvelle-Calédonie représente un autre exemple où l'horticulture du taro irrigué couvrait de vastes espaces (Barrau J., 1955).

sont plantés des cultures secondaires : kava, taros secs sur les murettes et quelques ignames dures, tandis que des rideaux de plantes de couleur (*Cordyline*) servent à délimiter les zones de culture de chacun.

En plaine, les parcelles de taro sont souvent plus étendues et peuvent former de vastes complexes comme c'est le cas à Nasawa (Maewo) et autrefois à Anatom. Les murettes de séparation sont construites en rangées de pierres surmontées de troncs d'arbres autour desquelles poussent encore des plantes de *Cordyline* aux coloris variés. Tous les deux ans, une partie de la tarodière est abandonnée et une autre est mise en culture à partir de rejets repiqués dans la précédente. La culture tourne ainsi sur la tarodière d'un groupe de parcelles à l'autre, les cultivateurs décidant chaque fois de l'ampleur des superficies qu'ils vont aménager. L'eau qui circule sans arrêt provient des grands canaux d'irrigation empierrés qui se relient eux-mêmes à des barrages de blocs de pierres roulées. L'impression évoque ici les rizières irriguées de Madagascar ou du Sud-Est asiatique, en tout cas les procédés d'irrigation sont pratiquement les mêmes. Toute une faune aquatique se développe dans les tarodières : poissons, crevettes, crabes, etc. qui font l'objet d'une cueillette générale lorsqu'on assèche les parcelles au moment de leur récolte.

Les travaux d'un archéologue, Spriggs (1981), ont révélé dans l'île d'Anatom l'existence d'anciennes tarodières irriguées très étendues. Un complexe d'irrigation entre les rivières Anamè et Anela s'étendait sur 69 hectares : il était alimenté par 11 canaux d'irrigation empierrés, certains s'étendant sur 9 à 10 kilomètres. Comme le pense cet auteur, les aménagements hydrauliques réalisés à Anatom apparaissent comme les plus intensifs et les plus productifs de l'ensemble de la région océanienne. Cette culture irriguée est dans une certaine mesure « locale » : elle s'est développée dans une société à chefferie « forte » et chez un peuple qui sans nul doute connaissait au départ les principes et les techniques de l'irrigation, mais qui l'améliora en l'élevant sur cette île à son point de perfection optimal³.

Les avantages de la culture irriguée sur la culture pluviale sont multiples. L'utilisation du sol est beaucoup plus intensive : la culture en plaine peut continuer pendant 8 ou 10 ans sur les mêmes parcelles irriguées et des jachères courtes de 3 ou 4 ans suffisent pour en régénérer les sols. Les tubercules obtenus sont à la fois plus gros et plus lourds, de 1,5 kg à plus de 2 kg en moyenne. Barrau (1955) en a évalué dans le Sud de Pentecôte les rendements à 15 ou 20 tonnes à l'hectare, mais selon Spriggs (1981) les récoltes atteignent à Anatom entre 26 et 29 tonnes à l'hectare, soit un chiffre trois fois plus élevé que dans les champs de taros pluviaux. Les possibilités de conservation de taros d'eau sont plus longues, puisque les tubercules peuvent être conservés dans la terre humide plusieurs mois après leur maturation, alors qu'ils pourrissent au bout de quelques jours dans la terre sèche des champs de pente. En somme, les nombreux avantages à planter des taros d'eau compensent largement le supplément de travail qu'ils requièrent.

On peut donc se demander légitimement pourquoi ce type de culture ne s'est pas plus largement répandu et n'est resté cantonné que dans quelques îles ?

3. Les tarodières irriguées d'Anatom ont été abandonnées lors de la christianisation et des vastes chutes de la population du milieu du siècle dernier : les gens n'étaient plus alors suffisamment nombreux pour se livrer aux travaux collectifs nécessaires à l'entretien des tarodières.

Il semble bien toutefois que la culture irriguée recouvrait dans les temps traditionnels de bien plus larges espaces qu'elle n'en utilise aujourd'hui. Sur les plaines littorales, l'extension de la cocoteraie a par exemple fait disparaître les complexes de tarodières qui s'y développaient largement, (Pentecôte et Maewo) tandis que le dépeuplement de nombreuses régions intérieures est responsable en montagne de la désaffectation de nombreux aménagements en terrasses irriguées.

Le taro drainé

Une autre forme de culture intensive se retrouve dans les types d'aménagement des bas-fonds humides. Dans les vallées fermées et sans écoulement permanent qui entaillent le plateau central de Pentecôte, dont la morphologie d'ensemble est celle d'un jeune karst, les dépressions (*tavahel*) sont aménagées par un dispositif de drainage.

Un lacs de canaux écoule l'eau stagnante, tandis que les parcelles, surélevées à environ un mètre au-dessus des canaux forment des banquettes longues et planes. Là encore les divisions du damier agricole sont révélées par des rangées de plantes de couleur où domine la *Cordyline*.

La culture dans ces marécages est quasi-permanente et de caractère « intensif ». On y remarque notamment des formes subtiles de compost, lorsqu'en bordure de la parcelle, une double rangée de bois dressés engrange en vrac les produits végétaux des sarclages, brûlis et défrichements. Ces herbes, appelées *wavili* sont laissées sur place afin de produire un humus, un compost qui fertilise ensuite les bordures de la parcelle. Sur celles-ci sont alors plantés les taros que l'on considère comme les meilleurs — les clones de *tsinon* — alors qu'au centre de la parcelle sont rejetés les taros ordinaires de consommation — les *bwetsak* —. Un dépôt d'herbes sèches sur le sol (paillage), permet aussi de garantir un minimum de fraîcheur et un degré d'hygrométrie suffisant autour des plantes lors de leurs débuts de croissance.

Les sarclages ont lieu à des intervalles réguliers : le premier a lieu trois mois après le débroussaie, le second intervient au milieu du cycle végétatif, le dernier a lieu trois mois avant la récolte. Ces trois phases du travail agricole correspondent en réalité à trois unités de culture et de séparation à l'intérieur d'un même ensemble cultivé. Tout cultivateur doit garder constamment en cours d'utilisation des micro-parcelles plantées à des espaces de temps différents, de telle sorte que sa production puisse s'échelonner de façon régulière. Comme dans les champs de pente, les rejets naturels sont ensuite repiqués, chaque parcelle plantée servant de pépinière à la suivante.

Souvent survient une deuxième saison de culture. Les taros de subsistance qui sont plantés ont surtout pour but d'accompagner les kava et parfois les bananiers qui continuent à pousser sur la parcelle après la récolte principale. La jachère ensuite est relativement courte ; la culture reprend en moyenne 3 à 5 années après la disparition des derniers kavas.

La finalité de la culture drainée des marécages de Pentecôte est rituelle : elle vise d'abord à produire des *tsinon*. Chaque parcelle de plantation correspondant à l'un des cycles du sarclage, contient cent taros *Colocasia*, soit une unité de production (*lele*) représentant une valeur fixe dans les systèmes d'échange et de prestations de

la société traditionnelle, ce qui équivaut à un petit cochon ou à une grande natte rouge funéraire (*sese*).

Certains bas-fonds cultivés sont parfois tellement humides que l'on peut se demander s'il n'aurait pas été plus facile de les cultiver sous irrigation, pratique connue des habitants de l'île, puisqu'elle existe dans tout le centre et le sud de Pentecôte. En fait, il semble bien que les habitants aient opté pour ce type de culture à la suite d'un choix culturel. L'irrigation était en effet également possible dans ce milieu écologique, mais les paysans du pays *Apma* ont voulu profiter des bons sols d'alluvions se trouvant dans ces dépressions pour y récolter des taros *tsinon*, c'est-à-dire des taros secs rituels qui poussent mal sous irrigation. Ces taros secs en tête de la classification traditionnelle sont considérés comme supérieurs aux taros d'eau. Le fait que les *tsinon* réussissent fort bien dans les dépressions a déterminé le choix pour un type de culture par drainage des bas-fonds humides. Les groupes montagnards ont ainsi manifesté leur volonté de spécialisation dans une variété de taro prestigieuse, qui les a valorisés dans leurs relations d'échange avec les autres groupes, en particulier ceux du bord de mer, producteurs de taros irrigués ou d'ignames.

Paysans du taro et paysans de l'igname

La dualité existant dans l'Archipel de Vanuatu entre des systèmes agraires dominés alternativement par l'igname ou par le taro pose question. Leur répartition géographique ne peut pas plus s'expliquer par le seul déterminisme du milieu. Tout se passe comme si deux types de paysanneries s'étaient volontairement constitués par et dans cette différence. Sans doute les inflexions du milieu écologique expliquent-elles en partie ces choix, notamment la qualité des sols, l'humidité ou l'altitude, mais les contraintes des milieux insulaires ne sont pas telles que la répartition des systèmes agraires en découlent comme une conséquence logique. Il n'existe que des différences de degré et non pas de nature entre le milieu naturel du rivage et celui des pentes ou des plateaux ; en outre, la souplesse écologique de l'igname ou du taro permettait, sauf cas limite, une culture synchrone. Ce sont donc l'histoire et des facteurs culturels qui, tout autant que les inflexions purement écologiques, expliquent que l'igname règne dans les systèmes littoraux et le taro dans les systèmes de l'intérieur des îles.

Les paysans du taro, tout comme les paysans de l'igname, semblent s'être choisis tels, en partie parce qu'ils trouvaient dans leur milieu naturel respectif des aptitudes écologiques qui les orientaient en faveur d'un tel choix, mais plus profondément encore parce qu'ils se voulaient différents et qu'ils l'étaient déjà peut-être au point de départ de leur histoire. La coupure dans les systèmes agricoles répondrait dans ce cas à un très ancien clivage historico-culturel.

Cette rupture ne signifie pas que ces deux tubercules s'excluent nécessairement, que l'igname soit inconnue dans un pays de taro et inversement ; elle signifie seulement que l'un ou l'autre domine tant sur le plan agricole que sur le plan culturel. La « plante majeure » représente à la fois la culture vivrière principale et la culture rituelle dominante. Elle est à la source d'un patrimoine de connaissances savantes et le lieu où s'investissent la technicité, les magies et les formes « d'intensivité agricole ». La plante « mineure » est à l'inverse une plante marginale, sa richesse en

clones est moindre, ses magies peu développées et la culture reste cantonnée au cadre de l'horticulture extensive périphérique dont les finalités sont purement de subsistance. Au clivage plus général rivage/montagne, s'ajoute par conséquent un clivage régional entre « pays à taros » et « pays à ignames » : Malakula, les îles du Centre, le Nord-Pentecôte, Tanna sont par exemple des pays où l'igname domine (sauf dans les cas limites d'altitude) ; Anatom, le Centre-Santo, le plateau du centre de Pentecôte ou de Tanna sont des pays où, à l'inverse, le taro constitue la plante souveraine. Dans ces régions, les systèmes d'intensification par l'irrigation ou le drainage ont atteint leur point ultime de perfection. Sans doute est-ce, en définitive, un « choix éco-culturel » très ancien qui explique ce clivage fondamental.

Un peuple du taro ?

Ce clivage renvoie somme toute au délicat dilemme des origines et peut-être même s'explique-t-il véritablement par lui.

Les paysans du centre de l'île de Pentecôte — *les Apma* — semblent dès l'origine avoir été des « paysans du taro ». Une horticulture diversifiée, bien adaptée aux données écologiques s'est développée, entièrement fondée sur le tubercule de forêt : taros de pente (*bwetnanrep*), taros de bas-fond (*bwet tavahel*), taros irrigués (*bul*). Le littoral autrefois était lui-même gagné aux taros, grâce aux techniques d'irrigation, comme c'est toujours le cas à Maewo, au Sud de Pentecôte et autrefois sur Anatom.

Lorsqu'en effet le taro est souverain comme dans cette partie de l'île de Pentecôte, il ne se cantonne pas à l'écologie de montagne, il colonise également les plaines littorales. Ce qui constitue bien la preuve définitive de la faiblesse d'une argumentation purement écologique de type montagne/plaine dans l'explication du clivage entre les deux systèmes agricoles.

Selon la tradition orale, le taro aurait d'ailleurs toujours fait partie du paysage humanisé du pays *Apma*. Le tubercule aurait joué le rôle de « culture peuplante », accompagnant les premiers groupes arrivés. L'igname, qu'elle ait été présente ou pas à l'origine, ne jouait alors qu'un rôle d'appoint dans le système agraire. C'est sur le taro que se construisirent l'investissement agraire et l'environnement culturel ; le peuple *Apma* qui connaissait les techniques de contrôle des eaux les adapta à son nouveau milieu pour bâtir une horticulture savante et productive. Il se présente avec fierté comme un peuple du taro : chez lui le taro est roi.

La culture de l'igname renvoie à une époque historique « mémorisée » par le mythe de Saldam (Bonnemaison, 1986), mythe qui n'est pas d'origine locale mais qui plonge ses racines dans le passé austronésien des îles de la Sonde.

Ce mythe raconte qu'un vieil homme demanda un jour à ses enfants de l'achever, puis de l'enterrer dans une clairière défrichée entourée d'une barrière. De chacune des parties de son corps démembré jaillit alors une variété agricole spéciale d'igname. Les différents groupes tribaux de l'île se partagèrent ces variétés : ceux du bord de mer gardèrent les grandes et longues ignames rituelles tandis que ceux de la montagne ne conservèrent que les petites ignames liées à la subsistance, celles qu'on appelle les « ignames-rebuts », associées mythiquement au sang (il s'agit de tubercules rouges) ou aux intestins du vieillard. Les groupes de la montagne et du sud de l'île gar-

dèrent alors le taro comme plante souveraine, et n'adaptèrent l'igname qu'en tant que plante marginale se contentant des variétés de second ordre qui leur avaient été dévolues.

Dans les îles à taros, l'horticulture de l'igname reste d'ailleurs beaucoup moins élaborée que celle que l'on peut observer dans de vraies « îles à ignames », comme Malakula ou Tanna. On ne trouve guère en effet à Pentecôte les complexes trous-buttes avec tuteurs complexes qui font la fierté des cultivateurs des îles à ignames et permettent d'obtenir des tubercules géants. Le centre de Pentecôte, marqué par son origine comme par son écologie montagnaise, est resté massivement un « pays de taros » ; l'igname est relégué aux franges littorales, ou sinon à la périphérie des jardins.

Sans doute l'exemple du Centre-Pentecôte ne peut-il être étendu tel quel à l'ensemble de l'Archipel et d'autres recherches localisées sont-elles nécessaires. Mais l'idée d'un peuple du taro originel et à vocation montagnarde ayant précédé un peuple de l'igname à vocation littorale apparaît comme une hypothèse ressortant des traditions. Par là s'expliqueraient le dualisme du système agricole originel et l'existence de certains des clivages éco-culturels de l'espace insulaire.

Que ce peuple de montagne ait dès l'origine connu l'irrigation et qu'il ait manifesté sa maîtrise des aménagements hydrauliques concorde avec le fait qu'il provenait de régions mélanésiennes où ces techniques étaient connues depuis longtemps (les Hautes-Terres de Nouvelle-Guinée et les îles Salomon). Le peuple du taro développa cette culture sur place, en l'améliorant encore. Arrivés plus tardivement les peuples de l'igname évoluèrent vers d'autres formes locales d'intensification agricole. Sans doute aussi, les nombreux contacts et formes variées d'évolution locale ont-ils mélangé les systèmes et les groupes mais des môles résiduels se sont préservés qui jouent le rôle d'espaces-témoins, gardiens de la mémoire d'un très loin passé.

Si ces peuples originels n'étaient pas des potiers, peut-être les peuples du rivage qui survinrent plus tard et ont privilégié l'igname au contraire l'étaient-ils ? Le système de l'igname serait alors lié au peuplement de l'ère Lapita, que l'on sait être un peuplement de rivage plus récent, rivé à une écologie marine et tourné vers des échanges inter-insulaires.

Le système du « taro-roi » marquerait à l'inverse le premier peuplement, ayant colonisé l'intérieur des îles plutôt qu'un rivage dont il semblait se méfier. L'idée d'un peuple terrien, cultivateur de taro, et « premier arrivé » dans les îles mélanésiennes où il développa une horticulture sophistiquée et d'abondance, peut aider à éclairer les étonnants clivages actuels entre paysans du taro et paysans de l'igname, groupes de l'intérieur et groupes du rivage.

Bibliographie

- Barrau Jacques (1955) : « Le taro », document : « Commission du Pacifique Sud », vol. 3, n° 2, Nouméa.
- (1956) : L'Agriculture vivrière indigène aux Nouvelles-Hébrides, *Journal de la Société des Océanistes* : vol. XII, n° 12, 181-215, Paris.
- Bonnemaison Joël (1974) : « Espaces et paysages agraires dans le Nord des Nouvelles-Hébrides : l'exemple des îles d'Aoba et de Maewo ».

- Journal de la Société des Océanistes* : n° 44, pp. 163-232 et n° 45, pp. 259-281, Paris (1974).
— (1987) : « Les fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'Archipel de Vanuatu », tome 1 : « *L'arbre et la pirogue* », 540 pages ; tome 2 : « *Les hommes-lieux* », 680 pages.
Les Éditions de l'ORSTOM, collection Travaux et Documents, n° 201, Paris.
Clastres Pierre (1976) : Préface à : « *Age de pierre et âge d'abondance* », de Marshal Salhins, Galimard, Paris.
Delvert Jean (1967) : « *Géographie de l'Asie du Sud-Est* », PUF, collection « Que sais-je », Paris.
— (1981) : « *L'Asie méridionale* », SEDES/CDU, 153 p., Paris.
Spriggs Matthew (1981) : « *Vegetable Kingdoms : taro irrigation and pacific prehistory* ». Thèse de Ph. D. non publiée, ANU, Canberra, Australie.

51

Aspects du Monde Tropical et Asiatique

Hommage à Jean Delvert

Presses de l'Université de Paris-Sorbonne
18, rue de la Sorbonne - 75005 Paris

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 37604 ex A
Cote : B